3. Vue de l'abside et des chapelles latérales

4. Chœur et retable (seconde moitié XVIIIe siècle)

ce qui place sa réalisation dans les années précédentes. Il comporte une seule niche centrale, qui abrite la statue de la Vierge (qui ne correspond plus, à ce qu'il semble, à celle vue par Louis Just en 1860), entourée de plusieurs figures d'anges et de nombreux ornements. Il est divisé en trois travées par des colonnes peintes en faux marbre, portées par deux atlantes, ou esclaves, aux expressions peinées, qui encadrent les gradins d'un tabernacle monumental.

La chapelle a fait l'objet, en 2013-2015, d'une campagne complète de restauration, murs, toiture, enduits et présentation générale, sous la direction de Muriel Sattler, architecte, à laquelle la Sauvegarde de l'Art français a apporté son concours à hauteur de 15 000 €. Le retable a fait aussi l'objet d'une restauration.

Olivier Poisson

Notes

1. L'aprision est, à l'époque carolingienne, la faculté de devenir propriétaire, au bout de trente ans, d'une terre du fisc inculte que l'on a défrichée.
2. Catafau 1998, p. 373.
3. Cazes 1990, p. 115.
4. On peut noter également que la baie d'axe de l'une des absidioles est couverte par un linteau échancré, élément généralement attribué à l'époque pré-romane, et qui peut être un remploi.
5. *Cat. Rom.* 1993, p. 334 ; Mallet 2003, p. 265-266.
6. C'est-à-dire le 23 août.
7. Les conclusions du rapport de fouilles de 2005 (D. Maso), telles que reprises dans l'étude préalable au projet (M. Sattler, architecte) ne sont pas très claires. La partie ajoutée de l'église est datée « XIVe-XVIIIe siècles », ce qui est vague, et le portail sud est considéré comme tardif. Nous pensons quant à nous que sa relation avec la sépulture pariétale de Bernat Garriga est plus probante pour sa datation.
8. *Cf.* fiche de classement parmi les monuments historiques, arrêté du 22.05.1978. Base de données Palissy du ministère de la Culture (consultée le 3/09/2018).

L. Just, *Ermitages du diocèse de Perpignan*, Perpignan, 1860.

A. Cazes, *Le Roussillon sacré*, 2e éd., Prades, 1990.

Catalunya Románica, t. XIV, *El Rosselló*, Barcelone, 1993.

A. Catafau, *Les Celeres et la naissance du village en Roussillon (Xe-XVe siècles)*, Perpignan, 1998.

G. Mallet, *Églises romanes oubliées du Roussillon*, Montpellier, 2003.

J.-B. Mathon et M.-P. Subes (dir.), *Vierges à l'Enfant médiévales de Catalogne… Suivi de : Corpus des Vierges à l'Enfant (XIIe-XVe siècles) des Pyrénées-Orientales*, Perpignan, 2013 (coll. Histoire de l'art, 5).

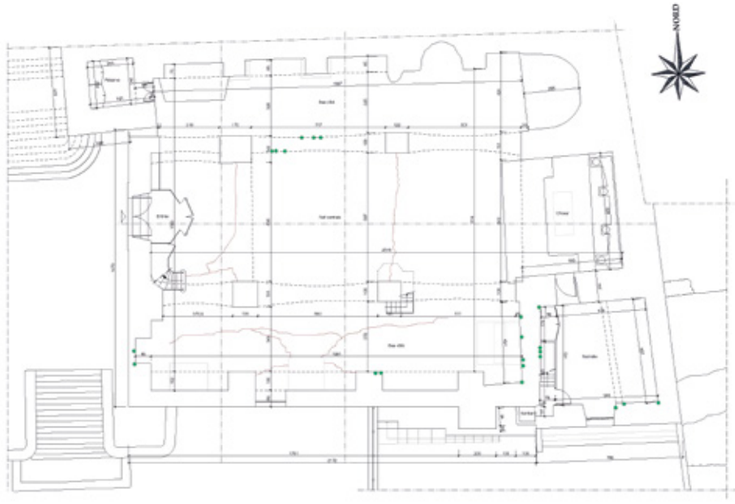
Olette

Canton Les Pyrénées catalanes, arrondissement Prades, 399 habitants

Église Saint-André. Sainte-Marie d'Olette *(Oleta)* relevait du prieuré augustin de Cornellà de Conflent, fondé en 1097 par le comte de Cerdagne dans l'église voisine de sa résidence, dont elle constituait une prévôté. Citée auparavant dès 1075[1], il est difficile de démêler si cette modeste église dédiée à la Vierge avait néanmoins une fonction paroissiale, puisque Olette et Èvol, village voisin dominé par le puissant château vicomtal formaient « depuis toujours » (selon Ponsich) un même territoire, au spirituel comme au temporel. L'église Saint-André d'Èvol n'est citée, elle, qu'en 1347[2], mais sa construction est bien antérieure, XIe siècle au moins. Quoiqu'il en soit, la suppression générale de tous les prieurés augustins d'Espagne, en 1592, permit à la communauté des habitants de se rendre propriétaire de l'église et de ses revenus. Elle entreprit presque immédiatement (1595) de la reconstruire et d'y transférer le siège paroissial (1603), tout comme le titre de Saint-André. En 1611, le 4 octobre, l'évêque d'Elne, Antoine Gallart, venait bénir la nouvelle église.

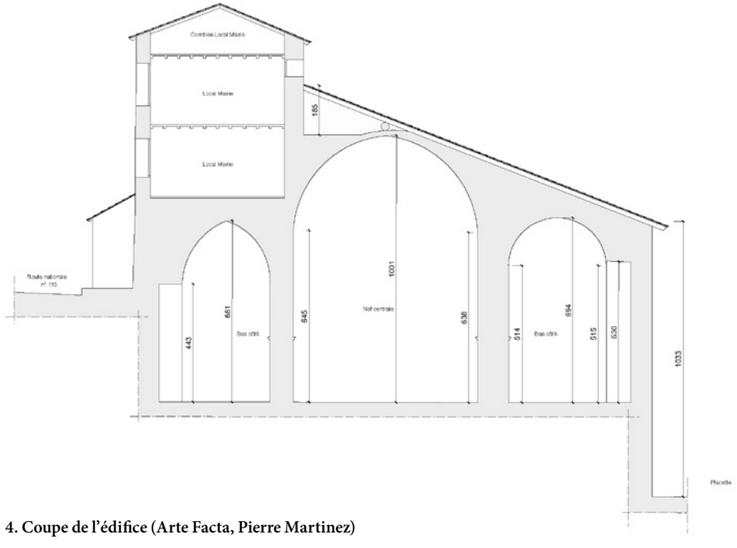
1. Façade sud et clocher

L'édifice reconstruit est une assez vaste basilique à trois nefs, voûtée en berceau légèrement brisé, couverte en ardoise, construite avec une certaine ampleur (longue de 30 m, large de 20) mais sans luxe. Il est vraisemblable que l'édification est due à un maître-maçon local, qui a mis en œuvre des maçonneries de gros moellons semblables à celles des maisons rurales des alentours. La sacristie, pareillement construite, est établie au sud de l'abside et sa fenêtre extérieure a



2. Plan (Arte Facta, Pierre Martinez, éch. 1/100e)

3. Chevet



4. Coupe de l'édifice (Arte Facta, Pierre Martinez)

exceptionnellement gardé le cadre en menuiserie contemporain de sa construction, en partie défendu par une grille de fer, en jalousie, ornée de pommes de pin aux angles. L'église n'est que partiellement nouvelle, puisqu'elle remploie, à première vue, l'église romane, peut-être prolongée vers l'ouest, pour en faire le bas-côté nord. Les trois nefs sont séparées par d'amples arcades en plein cintre, dispositif que l'on peut comparer à celui d'autres églises romanes agrandies ou élargies plus tardivement. En particulier, on peut appeler en comparaison l'église Saint-Jacques de Villefranche *(Vilafranca de Conflent)*, dont la nef primitive du XIIe siècle constitue elle aussi le bas-côté nord de l'édifice agrandi au XIVe siècle, ou encore la vieille église Saint-Vincent d'Eus.

5. Façade ouest, entrée et clocher

6. Façade nord-ouest

Les constructeurs de l'église ont peut-être mis à profit des matériaux venant de l'ancien château vicomtal d'Èvol, comme la baie géminée en marbre, évoquant plutôt l'architecture civile du XIIIe ou du XIVe siècle, placée sur la façade principale. Mais ces remplois sont peut-être plus tardifs, datant de la ruine du château. Une inscription provenant de celui-ci, commémorant sa restauration en 1634, se trouve d'ailleurs en remploi dans le bâtiment de l'ancienne mairie – en fait, ancien presbytère – qui est juché en étage sur le bas-côté nord. Cette manière d'installer des logements ou d'autres locaux en superstructure des églises était une habitude assez courante en Catalogne à l'époque moderne. La porte de l'église, ouvrant à l'ouest, présente un arc en plein cintre aux longs claveaux, caractéristique de l'architecture catalane dès le XIVe siècle, topique dont l'usage perdure jusqu'au XVIIe, voire au-delà. La menuiserie de la porte est moderne, ce qui interroge sur la provenance d'une paire de vantaux, décrits comme médiévaux, entrée au Museum of Fine Arts de Boston (Massachussets, USA) en 1932, comme provenant d'Olette[3] : s'agit-il des vantaux de l'église romane, remployés à la nouvelle église selon un usage mémoriel qui n'aurait rien eu de surprenant, puis remplacés au XXe siècle, ou d'objets erratiques venant d'une autre église ruinée de la région ? Il faudrait approfondir l'enquête.

Le clocher, assez élevé, flanquant en hors œuvre la façade au nord, caractérisé par des modénatures néo-romanes en brique, frises d'arcatures et pilastres saillants, date du XIXe siècle ou même du début du XXe. Sa construction n'apparaît pas dans les archives et il ne porte aucun millésime.

L'intérieur évoque donc une basilique médiévale, mise à part la relative ampleur de ses volumes : on est ici face à un espace « utile », destiné à procurer à la communauté une église à l'échelle de son importance numérique, mais qui n'est pas le fruit d'une conception architecturale en rapport avec le goût de son temps[4]. C'est d'ailleurs un édifice presque sans jour naturel. Comme le plus souvent en Roussillon, cette église est pour nous un véritable musée, remarquable par les œuvres d'art qu'elle abrite, dont un bon nombre sont contemporaines de sa reconstruction au début du XVIIe siècle.

7. Vue intérieure vers le chœur

Le bas-côté nord, ancienne église romane, abrite la chapelle du Christ, avec un retable associé à un lambris qui recouvre les parois de l'ancienne abside. Le long du mur nord, des autels sont abrités sous des arcades, « chapelles latérales » de l'ancienne église : le premier est celui des saints et saintes Éloi, Lucie et Catherine, avec leurs martyres peints sur la prédelle (malheureusement en mauvais état) ; il est sommé d'une crucifixion peinte, encadrée de deux figures, celle de l'archange Gabriel et celle de la Vierge placés sur chacun des ailerons. Le second est celui des saints Côme et Damien, magnifiquement peints par Bartomeu Gonsalez, artiste de Perpignan du XVIIe siècle et dont un séjour à Olette est documenté entre le 22 août 1621 et le 1er juin 1622[5], certainement en rapport avec plusieurs commandes reçues pour meubler ou décorer la nouvelle église. Les deux saints, en pied, sobrement mais élégamment vêtus selon leur office, s'enlèvent sur un fond vert émeraude. L'un examine un vase d'urine élevé devant ses yeux, l'autre prépare des médecines dans un pilulier. Deux petits donateurs sont représentés en prière, avec deux inscriptions : « *Mestre Francesc Labarta cirugia* 1621 » et, en plus petit, « *Mestre Antoni Cerre cirurgia* 1588 ». Il est bien possible que la seconde inscription soit destinée à garder la mémoire d'une œuvre précédente, ou d'un legs pieux fait par le plus ancien des deux praticiens. À la prédelle, le peintre a représenté le martyre des saints médecins. Le retable lui-même conserve des éléments de boiserie du XVIIe, mais il a été recomposé, semble-t-il, au XIXe siècle et repeint. À la suite, une grotte de Lourdes en fausse pierre, avec les statues de la Vierge et de sainte Bernadette Soubirous, est dominée par la représentation de la basilique, peinte sur la voûte, dans un ensemble pittoresque. Le retable du maître-autel est du XIXe siècle, avec au centre la statue de saint André, composition néo-classique qui se veut monumentale. Il a remplacé un retable dont la construction, en 1614, est bien documentée et dont subsistent deux des statues, saint Jean-Baptiste et saint Étienne. À gauche, sur la paroi de l'abside, est accroché un tableau[6], lui aussi attribué à Bartomeu Gonsalez par Marcel Durliat, et représentant les saints Sébastien et Antoine de Padoue. Le bas-côté sud est consacré à la Vierge, ancienne titulaire de l'église. À l'Immaculée-Conception, pour laquelle fut alors réalisée une nouvelle statue dite « *la Concepció Nova* » succéda ensuite Notre-Dame du rosaire, dont la confrérie fut instaurée dans l'église en 1642. Plusieurs statues anciennes (saint Dominique, saint Étienne et un petit bas-relief avec Adam et Ève) entourent la Vierge du rosaire placée dans une niche sur le mur du fond, peut-être restes d'un retable disparu. Dans le même bas-côté

8. Chapelle Saint-Côme et Saint-Damien

est présent le brancard processionnel de la Vierge, solennellement porté dans les rues pour la fête de l'Assomption : il s'agit d'une précieuse boiserie ajourée et dorée du XVIIe siècle, sommée d'un dais, formant comme un paravent autour de la statue. Cet objet, que la plupart des paroisses du pays possédaient, s'appelle en Catalogne du Nord une *cadireta*[7]. Un coup d'œil rapide n'oubliera pas le souvenir des paroissiens d'Olette morts durant la Grande Guerre : modeste, c'est une lithographie encadrée, où sont fixées en partie basse de petites plaques émaillées bordées d'un liseré tricolore, portant chacune le nom et l'âge des dix-neuf soldats disparus.

Les travaux aidés par la Sauvegarde de l'Art français à hauteur de 8 000 € en 2017 ont concerné la toiture et la consolidation des murs de soutènement de l'église, sur le soubassement de son flanc sud. Il est souhaitable qu'ils se poursuivent à l'intérieur.

Olivier Poisson

9. Bartomeu Gonsalez, *Saint Côme et Saint Damien*, huile sur toile,1620

10. « Cadireta », brancard processionnel de la Vierge

Note

1. Cazes 1990, p. 54.
2. *Ibid.*, p. 110.
3. https://www.mfa.org/collections/object/pair-of-doors-61941 (consulté le 22 juillet 2018). Le site du musée n'en donne pas de photographies.
4. Cet édifice n'a cependant pas été étudié par A. Charret-Dykes dans sa thèse soutenue en 2014 devant l'université de Perpignan : « Quan la iglesia se va agandir » : *architecture paroissiale dans le diocèse d'Elne aux XVIIe et XVIIIe siècles*.
5. Durliat 1954, p. 200-211.
6. Décroché à la suite de dégâts des eaux, il était invisible lors de notre visite en juillet 2018.
7. Littéralement « petite chaise ».

M. Durliat, *Arts anciens du Roussillon*, Perpignan, 1954.

J. Sagnes (dir.), *Le Pays catalan*, Pau, 1985, 2 vol. (répertoire des communes, t. II, p. 873-1096].

A. Cazes, *Le Roussillon sacré* (2e éd.), Prades, 1990.